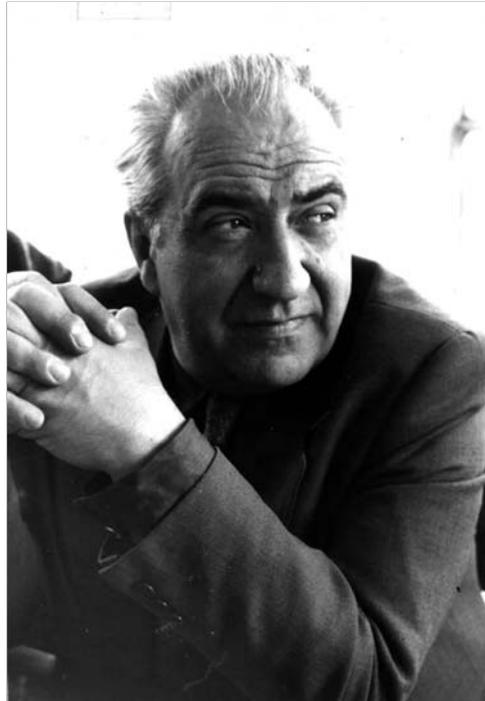


## HOMMAGE AU DOCTEUR GHEORGHE BRĂTESCU



Il est parfois difficile à croire qu'une personne que l'on a longtemps admirée pour sa capacité de travail, pour ses initiatives et surtout pour ses nombreuses réussites dans le domaine de la recherche, un homme de grand prestige scientifique et culturel est arrivé au seuil d'un âge vénérable.

Cependant, le docteur Gheorghe Brătescu, grand historien de la médecine, érudit exégète de l'œuvre d'Hippocrate, auteur de centaines d'études, de livres admirables, mais aussi l'animateur hors pair de la Société Roumaine d'Histoire de la Médecine, a atteint cet été l'âge de 80 ans.

Il a été fêté, discrètement, par le Comité Roumain d'Histoire et Philosophie des Sciences de l'Académie Roumaine, dans l'élégant amphithéâtre Ion Heliade Rădulescu.

Ont pris alors la parole quelques membres de cette institution, des professeurs, des chercheurs. A la fin de la cérémonie, celui auquel on rendait hommage répondit, avec sa verve coutumière, légèrement ironique.

La revue «Viața Medicală» (Vie Médicale) a sélectionné et publié une partie des allocutions. Deux messages de peu d'étendue mais pleins de sentiment, arrivés depuis Paris, ne voient qu'à présent la lumière de l'imprimerie, grâce à la compréhension de la rédaction de la revue Noesis.

Le premier appartient à Madame Elisabeth Roudinesco, l'auteur de la volumineuse et tellement appréciée «Histoire de la Psychanalyse en France».

Le second – à un jeune neurologue et psychiatre, le chef de la Clinique Universitaire de Colombes.

Paris le 4 mai 2002

C'est un grand plaisir pour moi de savoir que l'Académie roumaine va rendre hommage à mon cher ami Gheorghe Brătescu, merveilleux historien, chercheur à la fois sérieux et plein d'humour et homme d'une générosité sans bornes. Je l'ai rencontré en 1990, après la chute du régime Ceaușescu, lors d'une visite qu'il m'a faite à Paris. Ensuite, nous avons entretenu une riche correspondance et, grâce à lui, j'ai pu écrire mon livre *Généalogies*. Il a en effet poursuivi des recherches pour identifier les membres de ma famille dont je ne savais rien puisque mon père, venu en France en 1904, parlait peu de ses parents et de son enfance roumaine. Je dois donc au patient travail de Gheorghe d'avoir retrouvé une partie importante de mon identité «généalogique» (comme on dit).

Et puis, chaque fois que je suis venue en Roumanie, il a été à mes côtés dans les conférences. En outre, il m'a accueillie dans sa famille où je me suis retrouvée comme «chez moi». Le décor, l'impressionnante bibliothèque, les tapis, les tissus, les meubles, tout cela ressemblait à la maison parisienne de mon père et j'avais l'impression alors, à Bucarest, de m'immerger dans des souvenirs d'enfance. L'ordeur même me semblait familière. Je me souviens aussi de la visite que nous fîmes à la maison natale de mon père, non pas une maison, mais une maison divisée en appartements habités par des tziganes. Longtemps nous avons marché, j'ai écouté cette musique que j'aime tant en donnant le bras à Gheorghe dont le visage prenait une couleur paternelle.

Nous parlâmes alors de l'histoire de la psychanalyse en Roumanie et en France, de celle du communisme et de ses tragédies, avec souvent de vifs échanges.

Gheorghe a eu la gentillesse de traduire mon livre sur la psychanalyse en France, de rédiger une belle préface et enfin de collaborer au *Dictionnaire de la psychanalyse* dont je suis le coauteur avec Michel Plon. J'ai beaucoup d'admiration pour ce qu'il écrit et je vois en lui un historien de la médecine dans la pure tradition de mon maître Georges Canguilhem. C'est un grand honneur pour la Société internationale d'histoire de la psychiatrie et de la psychanalyse, dont je suis vice-présidente, de le compter par ses membres.

Bravo, Gheorghe, pour cet hommage que tu mérites amplement.

*Elisabeth Roudinesco*

### LIVRES OUVERTS

Je n'ai jamais rencontré Monsieur Brătescu. Je ne lui ai jamais serré la main, un peu timidement, avec quand même un peu de confiance en moi, comme on le fait toujours quand on se voit encore jeune face à un être accompli. Mais ses écrits ont souvent été comme un lien entre moi et mon père, qui le connaissait, et lui serrait la main, et qui apportait à la maison les livres de Monsieur Brătescu. «En voilà un pour toi, il se peut qu'il t'intéresse ...» Mes premiers souvenirs, les premières pages lues remontent à mes douze-treize ans.

Je n'avais aucune idée de la médecine, du passé; je baignais encore dans la douce utopie du temps qui paraît trop long. Je mettais les volumes de Monsieur Brătescu à côté de ceux de Monsieur Vătămanu: histoires parallèles, ancien Bucarest, la médecine de jadis. J'en lissais des chapitres, tantôt de l'un, tantôt de l'autre. Ainsi, les cris de colère se mêlaient aux rumeurs des calèches, et je voyais la psychiatrie; puis je voyais le bistouri glisser le long des formes d'une maison à véranda, et je découvrais la chirurgie. Je ne laissais personne deviner que je m'intéressais réellement aux pratiques médicales du passé, tandis que Bucarest s'écroulait, démoli, tout près de moi, le long de Calea Moșilor.

Les livres de Monsieur Brătescu dépassaient la sphère de l'actualité, les mots coulaient et me prenaient dans leur essaim, et tout perdait son sens historique. Je me sentais transporté dans des salles anciennes, parmi les essais des premiers médecins roumains, en recherche d'eux-mêmes pour mieux aider autrui.

Les années passaient et mon père, chaque mois d'octobre, rapportait un livre dédicacé, les uns minces, d'autres épais, dans lesquels les articles se succédaient: histoire et mythes, ustensiles pharmaceutiques, liqueurs rares, guérisons miraculeuses ou non.

L'écriture de Monsieur Brătescu me devenait familière, c'était un ami attendu, et je grandissais, en continuant à ne pas montrer grand intérêt aux autres, car je croyais encore à la toute-puissance du soi.

Mes paroles dédaignaient l'histoire, et je disais à mon père que seul compte le présent: «regarde autour de toi: tu verras». Le soir venu je lisais à nouveau quelques pages. Sans trop savoir comment, j'en suis arrivé à faire médecine, sans but noble ou précisément affirmé, puis psychiatrie.

Il y a peu, venu à Paris pour voir ses petits-enfants, mon père m'apporta «l'Histoire de la psychanalyse en Roumanie» de Gheorghe Brătescu. Je l'ai lu avec le cœur des quatorze années écoulées, le soir, quand les autres dormaient. Et l'histoire devenait présent, telle une arcane dans laquelle je m'étendais. Monsieur Brătescu arrivait à nouveau près d'un chemin retrouvant le présent à travers le passé.

Il y a une semaine, mon père m'a demandé d'écrire quelques lignes pour l'hommage porté aux 80 ans de Monsieur Brătescu. J'ai commencé par refuser: trop de travail à l'hôpital, trop de pensées à rassembler, et puis je ne connaissais

par l'auteur, je ne l'ai jamais rencontré. Le même soir, passant en revue ma bibliothèque, je retrouvai ses livres. Je les ai feuilletés, je me suis souvenu de ces mots, liés aux briques dont je me suis construit. Et j'ai essayé de l'imaginer. Comme toujours, je me suis imaginé ce que je pouvais ressentir: une image intérieure. J'ai essayé de le remercier, de lui souhaiter de bonnes années, sans croire que l'histoire peut exister d'une manière autonome, car l'histoire n'existe que par nous, telle une image de notre recherche intérieure. Lorsque nous croyons que le miroir va refléter une image parfaite, nous réalisons qu'elle n'est que celle de nos devanciers.

Il est tard, mais je feuilletterai une fois encore «l'Histoire de la psychanalyse en Roumanie». Peut-être qu'après tout j'ai tort, peut-être que je connais un peu Monsieur Brătescu.

*Dr. Matei Marinescu*